Document generated on 07/17/2025 8:19 a.m.

Petite revue de philosophie

À propos du féminisme...

Jocelyne Simard

Volume 3, Number 2, Spring 1982

COLLOQUE : comment être révolutionnaire, aujourd'hui ? Sélections de communications

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1105611ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1105611ar

See table of contents

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)
2817-3295 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Simard, J. (1982). À propos du féminisme... *Petite revue de philosophie*, *3*(2), 145–155. https://doi.org/10.7202/1105611ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

À propos du féminisme...

Jocelyne Simard

Étudiante en maîtrise en philosophie
à l'Université de Montréal

Comment être révolutionnaire, aujourd'hui?

Cette question, j'ai tenté d'y réfléchir un après-midi alors que j'étais assise au soleil, me berçant sur le balcon, tout en écoutant les bruits de la rue. C'était avant les élections. Sur le trottoir d'en face, il y avait un gars qui allait de poteau en poteau, avec un escabeau, pour afficher la photo d'un des candidats dans le comté de Maisonneuve.

Je me suis demandé si ce bonhomme-là était plus révolutionnaire que moi qui me posais la question, tout en jouissant de l'arrivée du printemps. Plus je me posais la question, moins j'y voyais clair. Par contre, plus je me laissais aller à sentir la chaleur du soleil, plus je me sentais gonflée d'énergie et de vie. Finalement, ça n'avait aucune importance que l'autre soit plus ou moins révolutionnaire. J'ai cessé de me poser la question.

Je ne sais pas comment faire pour être révolutionnaire. Je ne connais ni recette, ni technique. Je ne pense pas qu'on le devienne en se posant la question; mais la question fait ressortir le sentiment d'impuissance — et d'ennui peut-être — que nous ressentons.

Quand une révolution s'impose, elle est manifeste. On ne la cherche pas, on la voit venir. On la sent et elle nous touche. Elle nous affecte. Le temps de s'en rendre compte et on est dedans. On la fait. Mais voilà! On est plein de bonne volonté et ce ne sont pas les bonnes intentions qui manquent. On voudrait tellement faire quelque chose pour SE SENTIR révolutionnaire. Comme s'il fallait, à tout prix, passer par là pour SE SENTIR *ENCORE* VIVANT.

Sur la révolution, je n'ai rien d'autre à dire.

Ce que je peux vous dire, toutefois, c'est que venir ici, accepter de parler, de partager ce que je pense et ce que je ressens: c'est, pour moi, un défi. Un défi, parce que je le fais pour la première fois, et malgré la peur. Un défi, parce que j'ai dit oui au lieu de fuir. Sans savoir d'avance ce qui en résultera. Sans garantie.

* * *

Si je vous parle de féminisme, ce n'est pas parce que je crois que c'est en étant féministe qu'on devient révolutionnaire. Je ne suis pas une théoricienne du féminisme. Ni une militante. Je vous en parle parce que je suis concernée et je pense que vous l'êtes aussi. Je vous en parle pour donner suite à un article que signait M. Pierre Bertrand dans Le Devoir du 20 mars

dernier, article intitulé: «Contre le totalitarisme»![1]

Je ne me suis pas du tout reconnue dans le portrait-robot de la féministe que dressait Pierre Bertrand dans son article. Je n'aurais pas dû, peut-être, me sentir concernée, mais l'article m'a fait bondir du côté de celles qui se faisaient ainsi interpeller. Non pas en raison du ton impétueux de l'auteur, mais plutôt parce que ce texte faisait violence, «profanait» (si je puis dire) ce qu'il peut y avoir d'authentique, de sincère, de particulier et de singulier dans la démarche d'une personne en quête d'autonomie. Car c'est *d'autonomie* dont il s'agit, bien plus que de libération. Non pas l'autonomie avec un grand A, mais l'autonomie dont on a besoin. Celle qu'il nous est possible d'atteindre, compte tenu des circonstances et des limites dans lesquelles on agit. Compte tenu du courage dont on dispose. Compte tenu de la compréhension ou de la méfiance, de l'aide ou de l'indifférence que l'on reçoit des autres. Compte tenu de la peur que l'on éprouve à faire un choix. La peur de perdre. Y compris la peur de perdre celui qu'on aime. La peur de reconnaître ses défauts et ses limites. La peur d'être. C'est avec toutes ses peurs en poche et avec son désir qu'on se met en route pour devenir celle que l'on est . . . mais ça dépend aussi de nos moyens!

C'est un choc dans la vie d'une femme que de devoir admettre qu'elle ne sera jamais la femme avec un grand F. Celle qui vous fait rêver. La plus belle. La plus douce. La plus fine. L'unique et la seule femme de Ta vie. C'est une découverte qui fait mal et qui en

1. P. Bertrand, «Le féminisme: deux points de vue. Contre le totalitarisme». Le Devoir, 20 mars 1981, p. 11

même temps *libère*, parce qu'elle me ramène à des proportions plus humaines, plus réelles. C'est pourquoi j'aime bien entendre un homme me dire que ce fut aussi un choc, pour lui, que de découvrir qu'il ne serait jamais le Prince charmant. Le plus beau. Le plus fort. Le seul homme de MA vie.

Je pense qu'il y a dans le coeur de toute femme, féministe ou non, une petite fille qui s'est endormie en rêvant d'être Blanche Neige, et une jeune fille inconsolable de s'être réveillée Princesse dans un monde qui n'était qu'un conte de fées. Pour certaines, le réveil est amer. On peut, ne serait-ce que pour se convaincre qu'on a grandi, se ranger derrière une théorie, un discours, se porter à la défense de certaines idées, devenir une féministe radicale, un communiste radical, un nationaliste radical. Ça n'empêchera pas la féministe ou la fédéraliste ou le nationaliste, d'entendre encore la voix de la petite fille qui aurait bien voulu être Blanche Neige ou du petit garçon qui a rêvé d'être Batman.

Je ne suis pas à la remorque du féminisme. Je ne suis pas en face du mouvement. Je ne m'y accroche pas comme on s'accroche à une manière de penser pour pouvoir respirer. Je n'existe pas par et pour le féminisme. C'est un *appel* à fleur de peau que j'entends du plus profond de mon être. Mouvement qui existe et articule son rythme à même ma vie, mon quotidien, mes rêves et mes déceptions.

Il vient d'ailleurs et d'ici, du dedans comme du dehors, d'autrefois, d'aujourd'hui et de demain, de mère en fille: empreinte humide sur le sable qui refuse de s'effacer.

* * *

Quand ma mère veut me parler d'elle, elle me parle d'elle au passé, en évoquant le temps où, à la mort de son père, elle a dû prendre la relève aux champs; labourer, semer, engranger, atteler le cheval pour se rendre au village. Elle me parle fièrement d'elle, mais elle en parle au passé. Je ne connais pas la femme qui se cache derrière ma mère; celle qui a eu, nourri, élevé onze enfants, se tait. Si je lui pose une question, si je lui demande pourquoi, elle répond: «Dans mon temps c'était comme ça». Elle ne s'est pas résignée. Elle a accepté. Ma mère ne passera jamais à l'histoire pour ce qu'elle a fait. On lui disait de faire son devoir et elle le faisait. On lui disait de donner de l'amour et elle en donnait. On lui disait de se dévouer et elle se dévouait. Par résignation? Non. Parce qu'elle en avait le courage et la force. Parce qu'elle en était capable. Elle y croyait. Je ne peux pas refaire ce qu'elle a fait, mais je veux pas non plus le défaire. Ma parole est liée à son silence et elle le porte comme il l'a berçée.

Mon père aussi se taisait. L'homme se dissimulait derrière son rôle de père. Lui aussi essayait de répondre à ce qu'on attendait de lui. Je sais ce qu'il pouvait y avoir de lassitude, d'écoeurement, d'entêtement et de courage derrière ses «câliss de tabarnak». Lui non plus ne passera jamais à l'histoire pour être aller travailler, tous les soirs, avec sa boîte à lunch sous le bras. Ce n'était pas un révolutionnaire, mais ce n'était ni un pauvre type ni un homme résigné. Lui aussi y croyait. Il *jouait* son rôle avec *conviction*.

* * *

Nous attachons beaucoup d'importance à nos rôles respectifs. Nous oublions cette COMPLICITÉ sans laquelle le jeu devient monotone.

Pierre Bertrand plaint, dans son article, ceux qui essaient de s'abaisser au rôle insignifiant qu'on essaie de leur faire jouer. Pourquoi donc un homme sentirait-il qu'il s'abaisse à faire ce qu'une femme fait à tous les jours, si ce n'est qu'il se surestime? Si certaines tâches vous paraissent «insignifiantes», si vous croyez vous abaisser en nourrissant un enfant, en lavant la vaisselle ou en préparant le souper, c'est parce que ce sont des tâches qui n'ont aucune valeur sur le marché boursier ou celui de la reconnaissance publique.

Je ne suis pas féministe pour me conformer à un modèle. Au contraire, j'essaie de me défaire d'un idéal de comportement. Si je veux changer de rôle, c'est pour ne pas perdre l'envie de jouer. Je sais très bien qu'à vouloir se défaire d'un stéréotype, on risque de se laisser emprisonner dans un autre. Mais je demande à courir ce risque car je n'ai que faire de l'amour qu'on donne en prime dans une boîte à savon.

M. Bertrand entrevoit l'avenir féministe comme un bien triste avenir. L'avenir — féministe ou pas — si on le colore à même les teintes d'aujourd'hui, risque fort d'être brumeux. Quand s'annonce l'orage, je prends un parapluie. Quand l'atmosphère est à la tristesse, je pleure . . . comme je ris quand il est à la joie.

On ne peut pas passer sa vie à vouloir être la femme d'un autre parce qu'on a *peur* d'assumer *seule* le risque de sa propre existence. J'en ai marre d'accrocher mes soupirs aux étoiles et j'ai envie de faire briller les cailloux de la terre.

M. Bertrand affirme que le féminisme tue l'amour. Le féminisme auquel il se réfère est un discours. Un discours ne tue pas un sentiment. Un sentiment en efface un autre. Nous sommes l'amour. Nous sommes la haine. L'incompréhension, l'indifférence, c'est nous autres! Ce qui est en jeu, ce que nous jouons, tous, à la roulette russe, c'est notre sensibilité.

Le discours féministe est né de sentiments réels qu'éprouvaient les femmes: *sentiment* d'aliénation, *sentiment* d'inégalité, *sentiment* d'insatisfaction. Sentiments confirmés par des faits. Alors, on se met à l'écoute de ce qu'on ressent, non pas volontairement, mais *attentivement*; c'est ainsi qu'on parvient à sa propre réalité. Alors, on a envie de vivre, d'aimer, d'être aimée autrement.

Comme tous les discours, le discours féministe est divisé, morcelé. Parfois il fait fuir au lieu d'attirer. C'est un discours qui se tisse à même nos contradictions. Il parle fort et il éclate. Il peut aussi se faire tendre. Il a toutes les caractéristiques de ce qui est vivant. Le féminisme ce n'est pas un hymne national. Il essaie de persuader, de convaincre. Il revendique. Si les féministes se répètent et donnent l'impression de toujours redire les mêmes choses, c'est qu'il y a toujours, quelque part, quelqu'un, une autorité, un pouvoir, qui n'entend pas, qui n'écoute pas, qui ne comprend pas.

On reproche aux féministes de vouloir instaurer un type de rapport (et je cite): «où à la limite, on ne donne que le corps». C'est méconnaître le corps que d'en parler ainsi. On ne donne pas «*que*» le corps. Le corps n'est pas *rien*. Tout ce qu'on est, tout ce qu'on a,

nous passe par le corps. Mais je parle de «donner» et non de faire semblant. Les femmes ne veulent plus qu'on les oblige à donner. Elles veulent donner ce qu'elles sont capables de donner. Rien de plus. Rien de moins. C'est pourquoi elles revendiquent l'égalité des chances dans tous les domaines.

On reproche également aux féministes leur manque de gaieté. Sans doute, serions-nous plus convaincantes, plus attirantes, si nous étions plus gaies. C'est valable pour tout le monde. Claude Ryan aurait peut-être été plus convaincant s'il avait été plus gai. Pierre Bertrand aussi, s'il avait mis plus de gaieté dans son article.

On peut difficilement déguiser ses émotions en appât.

Je me dis féministe, et peut-être bien que je suis folle, malade et sorcière à mes heures. Si, comme le prétend M. Bertrand dans son article, le féminisme est «un symptôme de maladie» et que les féministes sont les «porteuses de cette maladie», alors je dirai — parce que j'ai encore le sens de l'humour — que je suis une malade heureuse. Tout compte fait, je préfère être atteinte de féminisme que de cancer; au moins, je connais les causes de ma maladie.

Si vous tentez de fuir la maladie pour rester sain d'esprit et surtout si vous êtes sûr de l'être, vous ressemblez à un étranger qui tente de fuir la ville alors que c'est toute la planète qui est victime de la peste. Il n'y a pas de lieu de refuge. Il n'y a pas de fuite possible. Vous êtes concerné! Votre obsession de la maladie est également symptomatique et peut être plus néfaste que la maladie elle-même.

Vous reprochez à certains de «défendre leur petitesse comme s'il s'agissait de leur grandeur», et vous croyez devoir mettre votre discours au service de cette «grandeur», de votre force et de votre génie. Mais la grandeur parle d'elle-même. À vouloir parler pour elle, vous en venez à la défendre avec «petitesse», et ce sont vos propres faiblesses qui se donnent à voir.

Que connaissez-vous vraiment des limites de la vie émotionnelle, affective et créatrice de la féministe? Parlez-moi de vos propres limites. Vous attendez celle qui peut vous «inspirer» l'amour, celle qui: «par delà l'enfant et la femme . . . est encore capable de *toutes* les ouvertures, de *tous* les rapports, de *toutes* les capacités de prendre et de donner, celle qui est ce que l'espèce humaine comporte de plus beau et de plus accompli».

N'est-ce pas de votre propre jeunesse, de votre propre innocence dont vous avez la nostalgie?

Vous dites de la féministe qu'elle est une «femme manquée», manquée «au sens le plus rigoureux du terme», précisez-vous. Quel est donc ce sens si rigoureux? Manquée pour qui, et selon quels critères? Si vous me comparez à l'image de la jeune fille dont vous faites l'éloge, j'en sortirai peut-être perdante, mais perdante à «vos yeux» et non aux miens.

Je suis au rendez-vous. Si vous êtes déçu et passez sans me voir, c'est que vous en attendiez une autre.

Je ne suis peut-être pas une «vraie» féministe. Je ne suis peut-être pas une «vraie» femme. Je n'es-

saie pas d'être une «vraie». Je suis ce que je suis. Ça me suffit.

Simone Weil a écrit: «L'amour a besoin de réalité. Aimer à travers une apparence corporelle un être imaginaire, quoi de plus atroce le jour où on s'en aperçoit? Bien plus atroce que la mort, car la mort n'empêche pas l'aimé d'avoir été. C'est la punition du crime d'avoir nourri l'amour avec de l'imagination.»[2]

Je comprends et partage votre désarroi, mais vous n'êtes pas victime de ces cruelles féministes.

Vous êtes victime de votre imagination.

2. S. Weil, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon 1948, p. 74.